Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 29

Artikel: Une scie parisienne
Autor: Parisis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196358

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

au soir, des marais de Molondin à ceux de Champtauroz, ou méditant la ligne à la main, au bord du Buron ou de la Mentue, revenaient bredouille ; lui, jamais !

Tout le monde au village en avait conclu que Preichon était en possession de quelque « secret », attirant dans son carnier, suivant les besoins, levrauts, truites ou perdrix. De bonnes femmes allaient même jusqu'à prétendre qu'il n'y avait rien d'impossible (le cas, du reste, s'était déjà « eu vu »), que Preichon n'eût des accointances avec le malin esprit.

Or, aujourd'hui, grâce à ce chiffon de papier devenu inopinément notre propriété, nous sommes en mesure de lever le voile derrière lequel sont demeurés cachés les exploits du chasseur, pêcheur et (soit dit sans vouloir ternir sa mémoire) du braconnier que fût l'oncle Preichon, l'homme modeste par excellence et qui n'aspira jamais — ceci est encore l'un de ses mots bien digne de passer à la postérité, — qu'à une célébrité.... obscure ! !

Voici donc la copie du fameux billet, reproduction aussi fidèle que nous le permettent d'affreux pâtés ornant une anglaise quasi indéchiffrable.

« Receptes » merveilleuses extraites du manuscrit du Docteur L''' (nom illisible), renommé habile Médecin et Chasseur « émérite ».

Amorces de renards. Pour frotter la trappe et contre les morsures de serpents, de guêpes, de chiens enragés, puces et moucherons : Tu prendras cheveux d'homme « mâle » avec de la fiente de vache et tu arroseras le tout avec de la chaux vive et du sang de mouton, pour t'en servir suivant les besoins.

Pour raccommoder un fusil charmé : Lorsque vous aurez mis la charge de poudre à votre dit fusil, mettez sur icelle poudre, au lieu de bourre, de la râpure de bois de « tillot » ; puis attachez à la bretelle le pied d'une belette blanche. Lâchez le coup, ce sera fait.

Si vous arrosez la terre avec du vert-de-gris, que vous aurez fait bouillir dans du vinaigre à la lune rousse, tous les vers les meilleurs pour l'hameçon en sortiront incontinent et vous procureront poissons, petits et grands.

Pour empêcher le loup d'approcher la nuit de vous, il faut porter sur l'épine du dos un emplâtre de pédze de sapain. Egalement celui qui se lavera les yeux avec du sang de chauve-souris verra aussi beau de nuit que de jour.

Si tu veux ne pas te lasser en cheminant et ne pas être aboyé des chiens sur ton passage, porte dans une poche le « poulmon » d'une chienne, et dans une autre le cœur d'une « arondelle », puis met dans tes souliers des grains de genièvre.

Afin de faire arrêter n'importe quelle bête sauvage, pour qu'elle reste immobile, tremblante et muette et vous laisse grand loisir de la tuer. Frottez-vous énergiquement le creux de la main et la plante des pieds avec une couenne de lard, fricassée dans un mélange égal d'huile de pied de beu, de Toute-Bonne et de feuilles de crousellhion. Surtout recommandé pour s'emparer adroitement de force lièvres, bécasses, bondelles et tassons. Le même, expérimenté aussi et bon pour gens atteints de frayeurs paniques et imaginaires, de tournoyements et de « grande fantaisie » ou qui ne seraient pas bien ferme de leur têstte.

Suit l'antique formule : *Pour copie conforme, l'atteste, D. P.*, avec paraphe.

Maintenant que nous venons de satisfaire la légitime curiosité des nombreuses connaissances de feu David Preichon et de mettre à la portée de tous des moyens aussi simples que variés de se procurer du gibier à foison, est-ce trop attendre de la reconnaissance de ceux qui ne manqueront pas d'expérimenter les « merveilleuses receptes » ci-dessus, quelques détails précis sur les résultats — sans doute tout autant merveilleux — qu'ils ne peuvent manquer d'obtenir ?

Octave CHAMBAZ.

Une scie parisienne.

Sous le titre : *On dirait du veau*, le journal *La France* publie l'amusante et spirituelle chronique qu'on va lire :

Rien ne périt. Tout renaît. A chaque période décennale, on voit refleurir les mêmes modes, qu'on croyait périmées, et les mêmes locutions, qu'on croyait mortes.

Vous rappelez-vous cette « scie » qui rendit centenaire une Revue des Variétés, grâce à l'acteur Baron et à l'accent inimitable avec lequel il lançait au public en délire ce refrain idiot :

Zut pour le ministère !
On dirait du veau !

Cette scie passa, du soir au lendemain, de la scène sur la voie publique. Elle fit, tout un hiver, la joie des Parisiens. On l'entendait partout, et chacun la répétait, l'appliquant aussi mal à propos qu'il se pouvait faire.

— La jolie femme !... On dirait du veau !

— Le beau cheval !... On dirait du veau !

— La délicieuse fleur !... On dirait du veau !

Tout, tout, tout, politique, arts, lettres, sciences : on dirait du veau ! Ça devenait un exercice... On s'ingéniait à trouver à cette formule des antithèses hurlantes : tumulte à la Chambre, crise ministérielle, bruits de guerre, krach à la Bourse, réception à l'Institut, — on dirait du veau !

Un clou chasse l'autre. Une scie vient, une autre s'en va. « On dirait du veau ! » subit la fatalité commune. Mais ce n'était qu'une fausse sortie.

Elle a fait sa rentrée, l'autre soir, au Café-Concert.

Et tout le long des boulevards, les camelots vous assourdissant avec ce cri : « On dirait du veau ! » C'est le stock de la vieille scie qu'on écoule.

J'ai toujours été curieux de remonter à la source de ces locutions qui font fureur plus ou moins longtemps. Chaque année, au moment des fortes chaleurs, il en surgit une — on ne sait d'où — et qui court le monde jusqu'à l'automne. Il fut une époque où il était de mode d'ajouter « des Salons » à tous les noms qu'on prononçait : « Hugo des Salons, Sarah Bernhardt des Salons, Louise Michel des Salons ! » C'était stupide, mais on ne faisait de mal à personne. On disait, on dit encore dans l'armée : « C'est comme des pommes ! » Le mot est l'équivalent d'une négation : « Le beau brin de fille, c'est comme des pommes ! » Signifie qu'elle est affreuse. On a fabriqué des adjectifs : chic, chouette, pschutteux, grelotteux... On en a détourné d'autres de leur sens ! Nous avons les horizontales, les agenouillées, les momentanées, les amincis, les boudinés, les étouffées... Nous avons de tout, — on dirait du veau !

On dirait du veau ! — ce mot a sa filiation, il est issu de cet autre : « On dirait du bœuf », lequel naquit, à Nice, de la collaboration de Charles Asseline et de Charles Monselet. Ce fut à propos d'un gentil minois entrevu de la terrasse d'un restaurant où ils s'escrimaient de la fourchette ; nos deux fines gueules se passèrent la langue sur les lèvres, et tout à coup :

— On dirait du bœuf ! s'écrièrent-ils ensemble.

Le mot fit fortune dans la littérature, d'où il se faufila dans les arts ; il s'implanta dans les ateliers, où, depuis, il est classique.

Mais comment en un veau le bœuf s'est-il changé ?

Un jour, un jeune peintre traitait quelques camarades, jeunes comme lui, journalistes, artistes, poètes, tous fumistes et gens d'esprit, — sauf un, un provincial, oncle de l'amphitrion, fraîchement débarqué.

Sa première phrase fut malheureuse :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en désignant un de ces plats dont on n'a pas d'idée en province, on dirait du bœuf ?

— Ça, du bœuf ! hurlèrent en chœur les convives, jamais de la vie ! Où diable avez-vous pêché que c'était du bœuf ?... Elle est bonne !.. C'est du veau !

Et les scieurs de long reprenaient à chaque service :

— Ça, mon oncle, on dirait du veau !... C'en est !

C'est dans ce festin mémorable que fut composée la grande symphonie du veau. Comme elle ne fut jamais écrite, il est douteux qu'elle passe à la postérité ; mais je veux vous dire ce qu'elle disait en substance :

« Tout ce qui se mange, c'est du veau : le thon, c'est du veau ; la sardine, c'est du veau ; les radis, c'est du veau ; le poisson, du veau ; veau, la crême ; veau, le café, le sucre, le cognac, les cigares... Tout est veau ! »

Et la scie ne s'en tenait pas aux choses matérielles : elle englobait les femmes, les ministres, celui-ci, celle-là, s'accrochant à tous, bafouant tout ! Jamais il n'y eut tant de choses en veau que ce jour-là !... L'oncle s'en alla dans un ahurissement voisin de la démence, se disant que Paris était une ville bien extraordinaire, puisque, jusqu'aux maisons, tout y était en veau !

L'anecdote se répandit ; on raconta dans d'autres ateliers la scie du veau : « On dirait du veau ! » remplaça victorieusement : « On dirait du bœuf ! »

De Montmartre la formule émergea dans l'avenue de Villiers et le quartier Monceau. Son chemin était fait, elle était arrivée.

Quelques-uns de nos peintres à la mode le dirent à leur coiffeur, cela suffit. Le coiffeur est généralement le véhicule le plus propre à transporter les néologismes ; c'est l'omnibus des locutions nouvelles. De chez son peintre, le coiffeur, rentré dans sa boutique, embrasse sa femme en ajoutant : « Dieu que c'est bon, on dirait du veau ! » Un client entendit qui répéta la chose au dehors. Le figaro ne s'en tint pas là ; chaque fois qu'il allait faire une barbe en ville, il disait au patient :

— Je viens d'en entendre une très bonne chez le peintre X... Il m'a dit en parlant de mon rasoir : « On dirait du veau ! »

Le patient, trouvant le mot drôle, en régalait sa famille, ses amis, ses connaissances ; son fils le colportait, le soir, au cercle. Et, par la canicule, les béotiens de Paris, au lieu de chercher la fraîcheur, se redisaient les uns aux autres, sur tous les tons, et en particulier à propos de bottes : « On dirait du veau ! »

Et, grâce à ce regain, jusqu'à l'hiver, ils vont se le redire.

Mais cet article lui-même ?... On dirait du....

PARISIS.

Lè ringuès.

Oquiè que m'a fe plliési dè liairè, l'est lo *Conteu* dâo dozè juin, ïo y'avâi marquâ quoqu'enès dè clliâo bounès villhès ringuès qu'on desâi lè z'autro iadzo et que noutrè père et mère-grand saviont récitâ sein pi crotsi on mot.

L'étâi on vretabllio bounheu po clliâo bons villho dè preindrè lè gosse su lâo dzénâo po lè cajolâ et lè z'amusâ ; lè bouébo sè plliésant bin mi avoué leu qu'avouè lè père et mère, kâ lâo fasiont totès lâo fantasi, et pu ye récitâvant adé iena dè clliâo galézès ringuès que lè dzouvenès d'ora ne cognessont papi ; coumeint cllia que lo père-grand no desâi quand no fasâi châotâ su sè dzénâo :

Trot ! Trot ! Trot !
Madama dè Brot
Est tcheja dein lo pacot.
Lé fâves sont couétès ; lè pâi sont bourlâ.
Monsu lo Courriâ.
Veni la relévâ.

A l'avi que desâi cein, fasâi état dè no laissi corrè perquie bas et on recaffâvè dè dzouïe quand no r'aguelhivè su sè dzénâo ; pu on soclliâvè on bocon, pas grantein, kâ vo sédès : « Tsai que cret ne pâo dzoure », et on l'âi desâi vito : « Enco ! enco ! » Adon lo père-grand recou-